



ACADÉMIE DES HAUTS CANTONS  
*Arts, Sciences et Belles Lettres*



10 heures 30

CE QUE J'AI APPRIS DE L'IDENTITÉ CÉVENOLE

*Communication par* M. André Teissier du Cros  
*Ingenieur-docteur ISMCM – Président-fondateur du Comité Bastille*



11 heures 30

VISIONS DE L'ARCHITECTURE DU PAYSAGE  
EN FRANCE ET EN CHINE

*Communication par* M. Jianguo An  
*Architecte-paysagiste DPLG*

*samedi 14 novembre 2015*

HÔTEL DE LA CONDAMINE - 13, AVENUE EMMANUEL D'ALZON - 30120 LE VIGAN  
[academie\\_hauts\\_cantons@yahoo.fr](mailto:academie_hauts_cantons@yahoo.fr) ♦ [www.academiehautscantons.org](http://www.academiehautscantons.org) ♦ [www.flickr.com](http://www.flickr.com)





*Séance du 14 novembre 2015*

## **CE QUE J'AI APPRIS DE L'INDENTITÉ CÉVENOLE**

**par André TEISSIER du CROS**  
**- Fauteuil XVI -**

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire perpétuel, Mesdames et Messieurs les Académiciens, Mesdames et Messieurs les correspondants, Mesdames, Messieurs,

En m'accueillant parmi vous, je suis conscient que vous me faites un grand honneur, je le dis sans fausse modestie.

Une académie en effet, c'est une société qui honore l'histoire, les arts, la littérature du passé et du présent, qui en conserve le témoignage pour l'avenir, et qui en facilite l'étude.

Or je suis un ingénieur de formation et de carrière. Le monde où j'ai travaillé dans trente-deux pays était un monde d'industries, de machines, de projets à construire et à mettre en marche, de coûts toujours élevés, de devis toujours dépassés, d'investissements à la rentabilité toujours décevante, de cahiers des charges trop exigeants, et de délais rarement respectés ... L'héritage que j'ai reçu de ma famille cévenole était celui d'autres ingénieurs qui avaient travaillé dans des entreprises, la leur parfois comme c'est mon cas, ou qui étaient devenus hauts fonctionnaires dans des ministères s'occupant de sciences, de techniques, de travaux publics, d'énergie et de compétitivité. J'ai été intéressé par les choses culturelles par hasard, et en suivant mes curiosités. J'ai été journaliste pendant onze ans, dans la presse économique et technique évidemment, ce qui m'a conduit à écrire des articles, puis des livres. J'ai découvert que j'aimais écrire.

Notre mère Janet, née Grierson et écossaise, a cru que j'allais enfin poursuivre les ambitions qu'elle me souhaitait, et devenir écrivain. Il faut dire que notre mère était sortie d'un moule entièrement différent. Par ses deux parents elle était d'un milieu d'universitaires et lettrés éminents. Elle-même était pianiste, elle écrivait brillamment – en anglais bien sur – et pour elle la mission de l'humanité, sa raison d'être, était culturelle et métaphysique. Le plus grand accomplissement ne pouvait être que par la musique et la littérature, ensuite la peinture et la sculpture, aussi le théâtre et la danse qu'elle considérait avec bienveillance tant qu'ils ne dégénéraient pas sous forme cinématographique, une activité qu'elle assimilait au cirque. Et les autres activités humaines, l'agriculture, l'industrie, le commerce et autres services, avaient pour



seule finalité, à ses yeux, de fournir l'argent permettant d'entretenir les artistes et toutes les activités culturelles.

Je n'ai pas comblé ses ambitions, mais j'ai écrit quelques livres, et je continue.

J'ai vécu 26 ans aux Etats Unis. Une fois je me suis mêlé de culture, en participant à la direction de l'Alliance Française d'Atlanta, dont j'ai été Président pendant trois ans. Il faut dire que si j'ai été élu Président en 2007 c'était parce qu'il n'y avait pas d'autres candidats et parce que la gestion de cette alliance, la 5<sup>e</sup> en taille des Etats Unis, avait sérieusement besoin d'être redressée.

La première question que j'ai posée à l'équipe a été : expliquez-moi pourquoi dans une ville américaine de quatre millions et demi d'habitants il y a mille trois cent membres de l'Alliance Française. Pourquoi pas zéro ? Pourquoi pas trois mille ?

On a d'abord trouvé autant de réponses que de membres. Un membre nous a dit par exemple que, étant tombé amoureux d'une Québécoise, il fallait qu'il apprenne le français. Mais enfin on a fini par trouver la réponse :

Atlanta comme d'autres villes américaines est culturellement très cloisonnée, et la vie culturelle y est essentiellement pilotée par l'argent. En Amérique, le statut, c'est l'argent. En société on rencontre pour parler d'argent des gens de sa propre catégorie sociale, laquelle est dictée par l'argent. La vie culturelle existe grâce à des sponsors riches qui se servent de la culture pour asseoir leur statut. *'Voyez comme je suis riche, grâce à moi on va jouer Othello de Verdi'*.

Il ne faut pas en vouloir aux Américains s'ils sont ainsi, après y avoir vécu assez longtemps j'ai compris pourquoi : La vie en Amérique est tellement dangereuse et incertaine à la fois que la seule sécurité ne peut venir que de l'argent, le plus possible parce que tout peut arriver. Donc quand certains Atlantais assez rares viennent à l'Alliance Française, c'est parce qu'on peut y rencontrer d'autres Atlantais qu'on ne rencontrerait pas ailleurs, pour parler de n'importe quoi dont on ne parle pas ailleurs. Et en particulier pour ne pas parler d'argent.

Comme je me préparais alors à rentrer vivre dans les Cévennes, j'ai transposé cette question aux Cévennes sous la forme suivante :

Expliquez-moi pourquoi depuis un peu plus de cent ans, alors que les Cévennes perdaient leur population au profit des grandes villes, de l'industrie et du Nord, des Cévenols sont restés et des nouveaux venus ont été attirés par les Cévennes, au point que depuis plusieurs années le pays se repeuple, avec des nouveaux Cévenols qui sont venus vraiment d'un peu partout, y compris d'Europe ? Qu'est ce donc qui attire certains dans les Cévennes ?

Et bien d'abord, bien sur, c'est un pays où il est très mal élevé de parler d'argent.

Ensuite c'est un pays exotique où par exemple il existe, à Lasalle, un festival du film documentaire politiquement incorrect. Il faut être cévenol pour avoir une telle idée, et bien sur ce n'est pas la seule !



Pour parler des autres raisons, il me faut maintenant raconter pourquoi je me réjouis de participer à l'Académie des Hauts Cantons.

En 2004 ma sœur Marie Dalbard et son mari avaient organisé un dîner *chez Maurice* à Pont d'Hérault, occasion pour notre père François Teissier du Cros de revoir Lucie et Raymond Aubrac que je ne connaissais que pour avoir lu leurs livres. François et eux ont parlé du Pasteur Olivès, de Maurice Castanier, du Pasteur Henri Nick, et de beaucoup d'autres figures locales de la Résistance connues des deux. J'ai été subjugué par les deux personnages comme beaucoup l'ont été. J'ai ensuite gardé un contact avec eux depuis les Etats Unis où j'habitais encore. Eux n'étaient pas cévenols – elle était bourguignonne et lui était d'une famille juive de Vesoul - mais ils avaient choisi d'y vivre. Ils disaient que les Cévenols sont un peuple qui a une identité propre née d'une histoire très mouvementée et d'une géographie unique, qui entretient donc une culture singulière, et qui mérite son Académie. Et j'étais d'accord même si, ayant vécu 39 ans à Paris et 26 ans en Amérique, ma connaissance des Cévennes avait été longtemps interrompue.

J'ai lu sur l'histoire des Cévennes, et vous aussi. Je ne vais pas revenir sur le *Voyage à travers les Cévennes à dos d'âne* de Robert-Louis Stevenson, sur la civilisation toulousaine qui dès le 11<sup>e</sup> siècle était laïque bien que chrétienne, et à laquelle participaient des Chrétiens romains, des Chrétiens arianiens, des Cathares, des Juifs et des Musulmans qui vivaient en bonne entente.

Mais j'aime rappeler quelque chose : De même que Carcassonne est inévitablement associée aux remparts, les Cévennes sont trop souvent associées à l'histoire du Protestantisme, de la Révocation de l'Edit de Nantes et de la révolte des Camisards. Mais les Cévenols entretenaient depuis bien plus longtemps que le 17<sup>e</sup> siècle l'esprit de résistance, de tolérance et de défense de la liberté de culte ; bien plus longtemps que le 12<sup>e</sup> siècle, quand a commencé la répression des Cathares suivie de la terrible croisade des Albigeois. Ils l'entretenaient depuis au moins le 5<sup>e</sup> siècle. En effet l'Empire Wisigoth, dont le Languedoc faisait partie alors, était arien, donc chrétien, hérétique aux yeux de l'Eglise, mais chrétien quand même, et sa domination sur les deux tiers de la France n'a été marquée par aucune intolérance religieuse.

Si cela vous surprend, je vous recommande la thèse de maîtrise en histoire défendue à l'université de Montréal en 2013 par Martin Auclair qui s'intitule : *Les Wisigoths du Royaume de Toulouse au Ve siècle : Des Barbares pas comme les Autres*.<sup>1</sup> Vous y lirez la confirmation que les Wisigoths étaient chrétiens au Ve siècle, et que c'est en tant que disciples d'Arianus qu'ils furent souvent persécutés par les Chrétiens romains et non pas le contraire. Ce sont ces mêmes Wisigoths qui furent alliés aux Gallo-Romains et aux Romains pour arrêter les Huns d'Attila en 463 durant la terrible bataille des champs catalauniques, une bataille qu'aujourd'hui on voit comme un des premiers événements affirmant l'identité européenne. Mon grand père cévenol affirmait que la frontière entre l'Empire Wisigoth et la Gaule romaine passait entre Valleraugue et Lespérrou. Vu les cartes existantes, c'est plausible mais j'ignore quelles étaient ses sources.

Maintenant permettez moi une vue personnelle. Huguenot et protestant sont en général utilisés comme synonymes. Je suis huguenot, et j'y tiens ! Mais huguenot ne veut pas dire protestant ou chrétien réformé. L'étymologie la plus courante dit qu'il vient de l'Allemand





*Eidgenossen*, c'est-à-dire *lié par le serment*. Est huguenot donc celui qui est fidèle à sa foi, quelle qu'elle soit, donc refuse la conversion, mais respecte la religion ou les opinions de l'Autre. Dans ce sens, les Catholiques en Irlande du Nord, les Musulmans en Birmanie totalitaire mais bouddhiste, les Maronites en Syrie, les Coptes en Egypte, les Bahaïs en Iran, sont dans ce sens des Huguenots. Et les Cévenols, pour en venir à leur identité, sont restés aussi des Huguenots tous azimuts.

Ce qui m'amène à parler de l'identité cévenole telle que je l'ai vécue moi-même, depuis mon enfance.

Les convictions des Cévenols ? C'est facile. Ils sont *contre tout ce qui est pour, et pour tout ce qui est contre*, ce qui était le programme politique de l'humoriste Pierre Dac. Mais ne sont-ils que ça ? Non bien sur.

Les Cévenols ne sont pas des plaisantins. On les dit austères, réservés. En fait ils ont beaucoup d'humour, mais aussi ils prennent les idées et les valeurs au sérieux. Ainsi je reconnais une maison cévenole au fait qu'on y trouve toujours des livres, parfois beaucoup de livres. J'ai visité des maisons sans livres, mais elles étaient ailleurs... Quand j'étais adolescent dans les années cinquante, et que, avec d'autres gamins de mon âge en vacances à Lespérrou, nous descendions une fois de l'Aigoual à Valleraugue en passant par Aire de Cote et le Col du Pas (et non pas par les quatre mille marches), nous nous étions arrêtés à Fenouillet, un village minuscule au dessus du Cros. L'un de nous y connaissait une très vieille dame qui vivait seule. Elle nous avait reçus chez elle. Sa maison était pleine de livres. Tandis qu'elle nous donnait à boire elle répondait— avec l'accent - à nos questions sur tous ses livres. On lui demanda ce qu'elle lisait en ce moment. C'était les Lettres de Madame de Sévigné. Nous en avions entendu parler au lycée bien sur, mais cela ne nous inspirait pas beaucoup. Alors elle nous avait intéressés, en disant qu'il est rare de voir le passé avec les yeux d'une femme très affranchie, instruite, et en avance sur son temps. J'ai plusieurs souvenirs cévenols de ce genre.

Etant enfant, j'ai tout de même vu les Cévenols austères exploser de joie à la Libération, comme partout. J'ai aussi entendu une histoire d'une très vieille Valleraugoise. Elle racontait une nuit en temps de paix ou les Vallerauguois comme toutes les Cévennes avaient été en liesse. Cette nuit-là, le Maire et l'instituteur avaient fait sonner le tocsin parce qu'un télégramme était arrivé de Paris. Il annonçait une nouvelle d'une importance telle que ces deux notables estimaient que toute la population devait être réveillée pour entendre tout de suite sa lecture. Ils avaient demandé qu'on se rassemble sur le pont qui est le centre de la ville, et on les écoutait. Mais comme eux-mêmes pleuraient de joie ils n'arrivaient pas à le lire jusqu'au bout.

Nous étions en Février 1875.

Notre assemblée nationale, c'est-à-dire notre congrès à nous, le Sénat et le Parlement réunis, avaient voté la constitution de la 3<sup>e</sup> République. Oh, ce n'était qu'à une voix de majorité. Mais la République mettait les Cévenols en joie. Car ils sont républicains, et on m'a appris pourquoi plus tard en parlant politique avec des élus que j'ai connus : par exemple Francis Cavalier-Bénézet, Maire de Valleraugue, Sénateur, Conseiller général... et Maurice Castanier, Maire de Sumène, et aussi beaucoup de vieux cévenols. J'ai appris une définition de



la République que j'ai adoptée. Une république est une organisation politique dans laquelle tout pouvoir, à commencer bien sûr par celui du gouvernement, n'a pas le droit de se mêler de la vie privée des citoyens. Le champ d'action du pouvoir se limite – les Britanniques parlent de *limited government* – à ce qui est le bien commun, l'intérêt général, la chose publique, la *Res Publica*. Et tous les citoyens sont libres et égaux devant cette chose publique dont ils sont ensemble civiquement responsables. Tous sans exception, sans distinction de monarchie, d'aristocratie, théocratie et oligarchie comme encore en Grèce, sans népotisme ou gérontocratie... Une république est donc forcément une démocratie, tandis que le contraire n'est pas du tout forcément vrai. Parce que la démocratie, la souveraineté du peuple, risque, sans le droit républicain, de sombrer dans la dictature d'une majorité, ou de certains intérêts, ou même d'une religion. Ça, je peux dire que c'est dans les Cévennes que je l'ai appris.

L'identité cévenole, j'en ai eu un premier aperçu en 1941 quand j'avais quatre ans. Ma mère avait décidé de venir vivre au Vigan, et avait loué une petite maison Rue du Pont, mon père étant alors prisonnier de guerre. Donc elle m'avait inscrit à l'école maternelle, et je suis arrivé dans la cour de récréation de l'école. J'étais accompagné par Michel Scob, un grand de sept ans. Michel était le fils d'Helena Scobeltzine née Nick, fille du Pasteur Henri Nick. Notre mère avait trouvé un logement grâce à elle, et à son mari, l'architecte Wladimir Scobeltzine. Il avait changé son nom en Scob, nom bien plus prudent dans la France de Vichy. Alors je suis tout de suite entouré de gamins à l'air soupçonneux qui demandent à Michel : 'Et d'où il sort, celui-là ?' 'Il est de Valleraugue.' 'De Valleraugue ? Paysannasse, va !' Parce qu'être cévenol, c'est bien, mais attention : Si vous êtes de Saint André de Majencoules, cela ne veut pas dire Notre Dame de la Rouvière ! Saint Hippolyte, ce n'est pas Sauve ! Et ainsi de suite. Et se faire accepter, cela prend du temps. Une vieille et grande amie de ma famille, Marguerite Guardia, en savait quelque chose : Sa famille était de ces nombreux républicains espagnols réfugiés de la guerre civile, qui avaient réussi à venir vivre à Nîmes dans les années trente. Elle et son mari ont vécu à Valleraugue pendant plusieurs décennies, et elle y était infirmière, ayant eu l'occasion de par son métier de faire connaissance avec tout le monde. Alors qu'elle vivait à Valleraugue depuis trente cinq ans, elle est appelée à soigner chez elle une très vieille Vallerauguoise proche de sa fin naturelle. Et pour la première fois, celle-ci engage avec elle une conversation plus personnelle, elles font connaissance et elles sympathisent. La dame expliqua : 'vous n'êtes plus tout à fait une étrangère...' Au bout de trente cinq ans !

Les Cévenols savent combiner l'hospitalité et la courtoisie avec l'art de maintenir la distance et de rester sur son quant à soi. Je vais vous l'illustrer dans trois cas. Imaginez que vous allez à une réunion informelle, celle d'une association ou d'un collectif ou d'un club ou on se retrouve souvent sans se connaître, et que cette réunion a lieu au Japon, dans le Sud des Etats Unis, et dans les Cévennes, trois cas que j'ai expérimentés. Dans les Cévennes depuis 2009 j'ai participé à pas mal de réunions de collectifs, de clubs, d'associations y compris ceux que j'ai organisés moi-même et deux ou trois organisés avec L'Académie des Hauts Cantons.

Au Japon, tout d'abord si le rendez vous est à dix sept heures tout le monde est là à seize heures cinquante cinq sauf celui qui est en retard, qui arrive à dix sept heures pile. Comme on ne se connaît pas et qu'on doit travailler ensemble, on commence toujours par se présenter. Chacun sort ses cartes de visite et en tend une à chaque participant. Il le fait en la tenant des deux mains et en s'inclinant, pour montrer le respect, et celui qui la reçoit la saisit des deux mains en s'inclinant aussi et en lisant le nom sur la carte à voix haute. Cela donne



quelque chose comme : Annederé Tehissier Dukouro. Hei ! Qui veut dire oui. Cela prend un certain temps. Mais c'est nécessaire, car il est très impoli au Japon de parler à quelqu'un sans s'être présenté, sauf dans une boutique ou si vous demandez votre chemin dans la rue. Et comme toujours dans toute l'Asie c'est très mal élevé de dire Non. Surtout au Japon. Si vous demandez quelque chose à un Japonais et qu'avec un sourire crispé il vous dit : *Il y aura peut être une petite difficulté*, cela veut dire : *C'est absolument impossible, et vous n'auriez jamais du le demander.*

Dans le Sud des Etats Unis, par exemple au Texas, en Géorgie ou dans les Carolines, c'est moins formel, on tolère un petit quart d'heure texan ou géorgien, et chacun se présente en annonçant par exemple : Mike Jones. Comme Mike et Jones sont très répandus il peut même dire Mike P. Jones, car le second prénom Patrick rend la présentation plus précise. Quand il s'appelle George Bush, qu'il a été Président des Etats Unis, et que son père l'a été aussi, alors le père va se présenter comme George H. W. Bush pour George Herbert Walker Bush, et le fils dira George W. Bush car lui s'appelle simplement George Walker Bush, et le public parlera de GWB ou de GHB, ou simplement pour le fils comme il est très connu, de 'W'. Mais de toute façon on se présente à voix haute claire et intelligible. Et si par hasard un Américain choqué parce que vous ne vous êtes pas présenté trouve l'occasion de vous interpeler, il dira : *Hey, mister !* Ce qui en Amérique est franchement injurieux.

Mon expérience couvre plusieurs pays d'Europe. Mais dans les Cévennes, j'ai eu des surprises, et elles furent l'occasion de découvrir une supériorité des Cévenols.

Tout d'abord, si vingt personnes ont dit qu'elles venaient, comptez qu'il y en aura dix, dont cinq qui n'avaient pas répondu. Quand ils arrivent, c'est un à un chacun à son heure, et on salue d'un sourire et d'un signe de tête, on dit quelques mots à ceux qu'on connaît déjà, et on attend. Quand on se présente si c'est vraiment nécessaire, cela peut être par le seul prénom dans un cadre informel, ou bien si c'est plus formel par le nom, mais alors on évite le prénom. Une fois depuis 2009, une personne qui voulait que je lui envoie un document m'a donné sa carte de visite, la dernière qu'il avait, un peu fripée, bien cachée dans son portefeuille, qui lui avait servi pour prendre des notes au verso mais elles n'avaient plus d'importance alors il me l'a donnée quand même.

Se pourrait-il que cette réticence à s'identifier spontanément soit héritée d'un très long passé de résistance, de clandestinité et d'oppression ? Je l'ai cru, mais plus maintenant.

Je crois aujourd'hui que les Cévenols sont politiquement très en avance sur leur temps.

L'esprit cévenol est libertaire. Chaque fois que quelqu'un, même bienveillant et de bonne volonté, voudrait qu'un Cévenol fasse quelque chose, la réponse sous-entendue est toujours : 'Si je veux !'

Je vais venir à votre réunion. Sauf imprévu bien sur. Je passerai jeter un œil, et si cela m'intéresse je resterai. A quelle heure ? On verra...

Ce sont des libertaires respectueux des lois, bien que, en général, ils ne soient pas d'accord avec ces lois. Alors ils les respectent, mais en protestant, et parfois en manifestant. Ils



payent leurs impôts, ce qui ne veut pas dire qu'ils sont d'accord. Et ils ont la manifestation facile.

Mais ce sont des libertaires pacifistes. Les manifestations ne dégénèrent jamais dans la violence. Non, elles deviennent plutôt festives, sont une occasion de boire un verre, peut être de chanter, d'improviser un spectacle...

Je crois que cette façon de vivre des convictions libertaires dans le respect de l'Autre, dans l'harmonie et l'art de l'événement, a un grand avenir dans le monde d'aujourd'hui.

Comment je vois l'avenir des Cévennes ? Je suis content de voir de plus en plus de Français et d'Européens converger vers ce pays. J'espère que l'Europe deviendra cévenole. Selon le dernier rapport annuel de l'Agence Internationale de l'énergie (AIE) publié ce mois, la demande mondiale d'énergie va augmenter de 30% d'ici à 2040. Pétrole et charbon continueront à être les premières sources. Et bien, je continue à voir l'avenir des Cévennes sans pétrole et sans charbon.

Pour finir sur un sourire :

J'ai revu Raymond Aubrac une dernière fois à déjeuner chez Charles Reboul à Valflaunès, deux ans avant sa mort. La conversation avait été aussi passionnante qu'enjouée, car ce n'était pas un homme triste dans le genre pince sans rire. Et il nous a raconté une histoire dont il disait qu'elle n'avait jamais été écrite, celle de son déjeuner avec le Général de Gaulle à Paris, en Septembre 1944 donc quand la France n'était pas encore entièrement libérée. Vous savez tous que Raymond Aubrac avait été nommé Commissaire de la République, c'est-à-dire en fait plénipotentiaire d'un gouvernement provisoire résidant à Marseille. Il était en contact permanent avec la CGT dont la puissance était grande. Les ports et chantiers navals et la SNCF avaient une importance stratégique cruciale alors que la guerre n'était pas finie et que l'U. S. Navy, fortement présente depuis le débarquement en Provence, dépendait beaucoup des équipements fixes français pour sa logistique et l'entretien des navires et de leur armement. Or rappelons que les Français sortaient de la guerre dans des conditions extrêmement difficiles, une difficulté terrible ayant été le niveau de vie qui était tombé au plus bas dans cette année 44 ou toutes les liaisons étaient coupées ; Par exemple, nous avions douze mille ponts détruits... Le Franc français avait perdu environ la moitié de sa valeur depuis 1939, et les salaires étaient gelés. Une question cruciale pour tout le pays était donc le relèvement des salaires de base. Cette question, la CGT la posait à Aubrac de façon de plus en plus pressante, avec la force que lui donnait son contrôle de la main d'œuvre dans ces activités stratégiques et le pouvoir du Parti Communiste naturellement très populaire alors.

Et la réponse à cette question allait entraîner la nouvelle politique salariale dans toute la France libérée...

On lui conseille de demander des directives au Ministre des Finances Pierre Mendès-France, et au Ministre du Travail Alexandre Parodi. Il leur téléphone et leur demande à combien il peut accepter l'augmentation des salaires de base.





*-Pas plus de vingt pour cent ! insiste Mendès-France. Sinon, l'inflation s'emballe et on ne saura pas comment l'arrêter.*

*-Au minimum soixante pour cent ! Dit Parodi. Sinon, nous risquons la grève générale et des troubles graves, alors que nous sommes toujours en guerre !*

Aubrac, ne sachant où se tourner, demande à voir le Général de Gaulle. On lui donne un rendez vous dans huit jours. C'est trop tard, dit-il. Je dois répondre à la CGT après-demain au plus tard. Il insiste. Il obtient, vu la gravité, un rendez vous avec de Gaulle le lendemain pour déjeuner. Il se rend à Paris. Très courtois comme toujours, le Président lui explique que ce qui est en cause en ce moment, et entre les mains d'Aubrac, c'est l'unité nationale, rien moins que ça. Et pour expliquer la fragilité de cette unité, de Gaulle en refait l'historique, dans des termes passionnants, pendant le déjeuner. Comme on était pressé, il commence son histoire avec Louis XI, si bien que, au fromage, on en est encore à Louis XVI et on n'a pas abordé la Révolution. Aubrac prend son courage à deux mains, et interrompt. *Mon Général, dit-il, excusez moi de vous interrompre. Ce que vous dites me passionne, mais demain matin à neuf heures je dois donner une réponse à la CGT, à Marseille.*

De Gaulle redevient soudain le vieux militaire.

*-Comment êtes vous venu ? demande t-il.*

*-J'ai un avion à ma disposition.*

*-Où est-il ?*

*-A Villacoublay.*

*-Quel type d'avion ?*

*-Un Junkers 52.*

*-Un Junkers 52, ce n'est pas équipé pour le vol de nuit. Il faut bien trois heures de vol et arriver au tomber du jour. Vous devez partir tout de suite. Je vous promets que pendant la nuit on vous téléphonera avec des instructions.*

Aubrac repart, arrive tard chez lui à Marseille, et attend le message. Il arrive dans la nuit, transmis par un sous-fifre. Il disait :

*- Vous avez tous les éléments en main. On vous laisse décider. Bonne chance !*

Et Raymond Aubrac conclut son histoire : Il prit une pièce de monnaie, joua à pile ou face, et fixa à 40% l'augmentation de tous les salaires du pays. Ce qui fut fait. Les Français continuèrent à travailler. Mais l'inflation reprit, bien entendu. Les deux ministres avaient eu raison !

Il faut être dans les Cévennes pour cueillir de tels récits.



[1](http://www.archipel.uqam.ca/5611/1/M12906.pdf) <http://www.archipel.uqam.ca/5611/1/M12906.pdf>